

FALAISE

Je hais et j'aime. Comment cela est-il possible ?
te demandes-tu peut-être... Je ne le sais, mais
je le sens, et c'est un supplice.

CATULLE

Serj

Voici l'endroit. Il tourne résolument le volant, freine. La voiture tangué en quittant la route. *Doucement*. Il relâche le pied et parvient à immobiliser le véhicule, coupe le contact. La vibration cesse. Un silence radio se fait dans sa tête. Pas vraiment le silence. Plutôt le souvenir du trépignement patient durant le trajet en avion – être cloîtré avec les gens, leur dire merci, pardon, au revoir, se subordonner aux formalités administratives, aux bons usages commerciaux et à la vide chaleur de l'humain travailleur. Le mal de vivre. Pfff. Ça donne des ulcères et envie de tuer.

Il desserre son emprise sur le volant, se cale dans son siège, bâille, s'étire, réprime un second bâillement. La route était longue et sans paysages. Son corps fait maintenant entendre ses demandes : faim, soif, envie d'uriner. Serj ne lui prête qu'une oreille, fouille tout

de même dans son sac, repère un sachet de raisins secs. Ses mains sont moites. Il les essuie sur sa chemise, ouvre le sachet et porte un à un les fruits à sa bouche. Leur sucre aussitôt l'apaise.

Il jette un œil au ciel qui s'étiole. À ce moment de la journée, la lumière survole les objets et les baigne d'un orangé généreux. Une fin en soi. Une belle fin.

Il faudrait qu'il urine ; il regarde sa montre. Encore une fois en avance. Il se redresse pour mieux observer le paysage. À cet endroit, la jonction des deux routes forme un large belvédère, surplombant une vallée profonde. De la voiture, on ne voit quasiment que du ciel. Tout juste devine-t-il une remontée lointaine vers des monts arrondis.

Il saisit à l'arrière un trépied, son sac d'accessoires et son appareil photo, puis descend de voiture et referme bruyamment la portière. Inspire.

Il analyse le paysage, la lumière, les détails susceptibles de produire une photo intéressante, écarte les pattes du trépied, déclenche les bagues de serrage. Le trépied s'allonge et frappe le sol. Il verrouille l'appareil photo sur la plate-forme, actionne la manivelle pour remonter la colonne. Satisfait, il abandonne l'installation, s'approche de la vieille clôture de bois tenant lieu de garde-fou. Devant lui, le paysage s'élargit. L'endroit n'a du belvédère que le nom. Le terrain s'affaisse doucement sur environ un kilomètre avant d'être déchiré par une falaise donnant sur la grande cuve de la vallée.

Jadis, il y a eu ici un océan, puis une mer fermée, de nombreux lacs plus ou moins communicants, et enfin, ce fleuve droit, épaisse veine d'eau que fréquentent toujours les baleines et les phoques.

La vallée s'est géométrisée : du vert en bordure de champs jaunes, rougeâtres ou gris, des sillons électriques venant des forêts exsangues, des routes allant dans tous les sens et, sur la droite, une masse sombre, difforme, à la croûte épaisse et enfumée. La ville.

Il pose les mains sur la clôture. Une route de gravier rejoint une propriété ceinte d'arbres matures qui masquent partiellement la maison familiale. Il comprend que rien n'a changé. À commencer par cette route que le paternel a toujours voulu faire asphalté sans pour autant concrétiser le projet. C'était un artiste après tout, un artiste ou simplement une personne qui exagérait. On fait rarement la distinction. Un agresseur talentueux. Voilà. Son père était à la fois talentueux et inhumain. Les souvenirs bouillonnent.

Et sa mère ? Il observe la maison sise au bord de la falaise, une ample construction mi-canadienne, mi-n'importe quoi, solide à sa base, mais sans finesse. Le vent souffle toujours fort ici. La mère y vit toujours. Il aura réussi à ne pas lui donner de ses nouvelles pendant quinze ans. Elle aura sûrement changé. Il hausse les épaules avec dédain, car il n'est plus d'ici, appartient à une autre ville, à d'autres violences, à d'autres beautés et mascarades, à plusieurs infinis, à un ailleurs plus grand que cette vieille ville insalubre. On peut facilement

y refaire sa vie, même si les empreintes laissées dans la mémoire n'arrivent pas, elles, à s'élargir et à s'aplanir comme savent le faire les vallées et les océans.

Le paternel est mort.

Il inspecte la surface de son cœur, à la recherche des traces infligées par la tristesse, ne serait-ce que quelques cicatrices.

C'est trop demander. La mort, il la côtoie : des cadavres putréfiés, sidérés, qu'on sert sur sa table de travail, des regards toujours éteints, des mains crispées sur la jupe d'une dernière angoisse. Jamais de belles morts, et qui ne font jamais les manchettes.

Il prend à témoin la maison familiale en partie cachée par les arbres. La mort, seule communion entre tous, l'a forcé à revenir ici. Que quelqu'un d'étranger meure, on ferme les yeux et on administre, on fait des blagues, on écrit un rapport. Que la mort frappe le sang de l'enfance, il y a forcément des remous, de la confusion. Mais, dans son cas, surtout pas de tristesse.

La colère submerge plutôt ses sens. La meilleure façon de se calmer est d'élargir les poumons et de laisser entrer l'air, lentement, par les narines, la bouche close. Sa colère n'a plus de raison d'être, puisque le paternel est mort. Serj ne l'aura pas vu mourir. D'une certaine manière, il a obtenu sa vengeance. Il s'était juré de ne plus revenir. On n'apprend jamais à ne pas dire jamais, tout comme on se surprend sans cesse à espérer toujours.

Le père est mort dans cette maison. Cela en fait-il une meilleure demeure ? Il refuse d'y croire. Les choses,

en soi, ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais la pensée les colore, les souvenirs les encadrent et les accrochent au mur de hâves certitudes.

Il retourne près de l'appareil photo, sort de son sac un téléobjectif qu'il arrime au boîtier, le pointe vers la maison, cherche derrière les fenêtres le visage de sa mère. Elle avait autrefois l'habitude de se tenir des heures devant celle du salon, comme un oiseau cherchant entre les barreaux de sa cage une promesse de vie libre. Libre? Était-ce véritablement son mal, être enfermée? Rien n'est simple chez elle, qui est à la fois grivoise impatiente et araignée calculatrice, prête à tout expérimenter ou renier.

Les fenêtres sont muettes. Il relève la tête. Il ne peut voir le jardin. Sa mère s'y promenait aussi très souvent, au bras d'hommes dont il n'a jamais connu les noms. Sa mémoire est devenue un sédiment friable, pauvre en bonheur.

Émergeant d'un nuage décharné, le soleil lance des rayons horizontaux vers la maison. Serj revient à la clôture, ouvre sa braguette, dégage son sexe et urine longuement vers la vallée. Son corps s'apaise. Les liquides sont évacués, les muscles étirés, l'estomac calmé.

Il va à la voiture, s'y appuie. Il aurait aimé se laver les mains. Ce n'est pas trop grave. Il se lave trop souvent, profession oblige. La nature, en soi, est sale. Correction, la nature, *per se*, est vivante. Il entend des insectes, puis le chant de quelques oiseaux. Des voitures approchent, puis s'éloignent très vite. Son corps se met au repos.

Xavier et Héloïse

«Tu roules trop vite.»

Xavier se contente de sourire.

«Je ne vois pas très bien le paysage, ajoute-t-elle.

— Arrête de déconner. Relève-toi et regarde comme il faut. Mais il n'y a rien à voir ici, tu le sais bien. Que du blé, que du blé...

— À la douleur que j'ai, que j'ai... »

Elle se masse le visage et bâille. Le trajet a été long depuis la capitale. Après trois heures sur l'auto-route, ils ont bifurqué sur la route secondaire qui contourne l'autre grande ville du pays. Modelée par l'ancien océan, la région ressemble à une immense rizière en paliers. On peut ainsi rouler vingt minutes à plat dans les terres avant de devoir monter d'un cran sur la terrasse suivante. La maison familiale a été construite sur l'un de ces immenses promontoires qui s'avancent çà et là vers le fleuve coulant dorénavant une trentaine de kilomètres au sud. Privées de la grande eau, les forêts ont délaissé d'immenses strates colorées, durant la saison estivale, de l'or des moissons et de l'émeraude des cultures maraîchères, spécialité de la région. Peu de fleurs, peu de maisons, parfois des fermes dans le fond des terrains, comme si personne n'osait vivre près de la route.

«Tu roules quand même trop vite. Si un enfant sortait des champs pour rattraper son ballon ?

— N'importe quoi, Héloïse.

— Ou une biche perdue... comme moi...

— Je vais me mettre à pleurer si tu continues. Et puis, j'aime la vitesse, le danger...

— T'es comme lui.»

Il freine brusquement. La voiture oscille. Les pneus brûlent l'asphalte. Estomaquée, Héloïse explose. «T'es malade!»

Il donne une poussée rapide à l'accélérateur et se gare sur le côté. Une voiture les dépasse en trombe, klaxon hurlant. Xavier coupe le contact, les mains toujours bien accrochées au volant. Ses lèvres s'ouvrent à peine : «Non, je ne suis pas comme lui.»

Elle hausse les épaules. «Si tu le dis...»

Elle sort de la voiture en claquant la portière. Un fossé lui interdit d'aller rejoindre le champ de blé. Une volée d'oiseaux, sur l'horizon, semble disparaître dans les épis. Elle les prend secrètement à témoin : «T'es vraiment comme lui, et t'es aussi beau.»

Elle se frotte les bras, s'étire. Des voitures passent à toute vitesse. Les plants de blé tangent, aidés par un vent sec. Elle ferme les yeux, capte l'odeur du lieu, la campagne... sa fruste simplicité. Xavier klaxonne. Elle revient à la voiture, entend le verrouillage sec et automatisé des portières. La vitre du côté passager s'abaisse à demi. Xavier se penche pour lui parler. «C'est combien si je te fais un cunnilingus ? dit-il, très sérieux.

— Espèce de con. Tu crois qu'une prostituée va te comprendre ? Et depuis quand offre-t-on ses services à

une pute ? Qu'est-ce que tu connais aux femmes ? Tu mélanges tout.

— Toi, tu me comprends bien et c'est pas gentil de penser que les putes n'ont pas de vocabulaire. Tu serais surprise...

— Déverrouille.

— Excuse-toi.

— Tu ne veux plus me faire un cunnilingus ?

— Je ne suis pas lui, je t'ai dit. Jamais je ne ferais ça.

Et puis, t'es ma sœur.

— T'es une tapette, c'est ça la raison.»

Les verrous se relèvent. Elle entre. Il ne lui laisse pas le temps de boucler sa ceinture que la voiture est déjà sur la route, à pleine vitesse.

Ils roulent un moment, montent vers le dernier plateau. Elle se tourne vers lui et lui caresse l'épaule. Il feint d'ignorer son geste, se contente de suivre la route.

« On dirait que tu es plus musclé. Tu t'entraînes ?

— Ouaip.

— T'es triste qu'il soit mort ?

— Qu'est-ce que t'as tout d'un coup ? Ça fait trois heures qu'on roule et on a parlé de tout, sauf de ça... »

Elle se recale dans son siège, regarde la route.

« Ça, comme tu dis, c'est notre père, après tout.

— C'était notre père.

— Avoue que t'as de la peine.

— J'ai versé toutes les larmes du monde.

— Je dois te croire ?

— Pourquoi pas ? »

La profondeur de la voix de son frère l'étonne. Elle soupire, avoue : « Je n'ai pas encore pleuré.

— Ce n'est pas obligé.

— Une fille, ça pleure... »

Il ricane. « Mais t'es bien trop macho pour ça. »

Elle fait non de la tête comme une enfant qui cherche à s'étourdir. « Je suis plus névrosée que ça, voyons. Je suis une femme de carrière, intelligente et tout à fait élégante.

— T'es belle, en effet, et tu sens très bon. »

Elle s'approche de lui et se fait langoureuse. « On dit que je baise très bien et que je suis très vagino-anale... »

— Ça te donne du plaisir ou c'en donne seulement à tes amants ? »

Elle appuie la tête contre l'épaule de son frère.

« C'est une question fort intelligente, mon frère. »

Il ralentit. « On approche, la voiture, c'est sûrement celle de Serj.

— C'est notre grand frère protecteur à tous. »

Serj leur fait signe. Elle sourit, le salue de la main. Xavier ralentit, s'immobilise derrière la voiture de son frère, soupire. « Qu'est-ce qu'on vient faire ici ? » Elle ouvre la portière. « Tu ne t'en souviens plus ? Nous sommes venus chercher notre part d'héritage. »

Elle se jette dans les bras de Serj. À contrecœur, Xavier sort de la voiture et les rejoint.